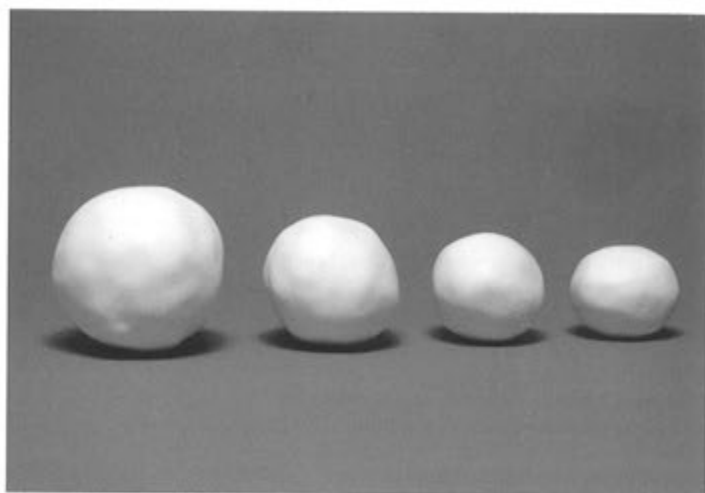


**NATHALIE TALEC, « Celui qui voit les yeux fermés »**  
Espace culturel François Mitterrand, Beauvais



Ceste-hommage aux *Frères voyants* pour reprendre le titre de la célèbre anthologie des écrits sur l'art de Paul Eluard. « *Du fond des âges, écrit-il, monte la nécessité irrépressible de voir, de montrer ce qui vaut la peine d'être vu : d'abord la lumière, puis l'espace et le détail unique.* » Voir, enfin, « *c'est unir le monde à l'homme et l'homme à l'homme.* » Voir, en somme, c'est bien plus que voir, « *c'est comprendre et agir.* » Pour éviter que les yeux ne soient « *les fous du cœur* » (Shakespeare), Nathalie Talec les crève, les obstrue, intériorise pour mieux voir.

Deux œuvres illustrent plus particulièrement ce propos du voyant aveugle : un autoportrait fictif de 1986, dit *avec paire de lunettes pour évaluation des distances en terre froide*, photographie noir et blanc. Coques métalliques sur les yeux, peau en lambeaux, il n'est pas sans similitudes avec le portrait reproduit en couverture du livre de Jean Malaurie, *Les derniers Rois de Thulé*. À l'origine de ce travail précédemment exposé au Mac/Val en 2009 : la longue correspondance entretenue depuis 1986 avec Paul-Émile Victor, le célèbre explorateur des pôles. Nathalie Talec assimile volontiers l'acte artistique à l'expédition héroïque de l'explorateur : une survivance nécessaire qui passe par la solitude, la transcendance et l'ignorance de la finalité recherchée.

Plus récemment, Nathalie Talec, en qualité d'artiste résidente à Sèvres, s'appropriera le buste XIX<sup>e</sup> siècle de la jeune Adrienne Remond, fille d'Édouard Houssin (professeur de modelage et de sculpture à la Manufacture de Sèvres de 1885 à 1924) sous le titre *The One who sees blindly*. Elle le choisit parmi beaucoup d'autres, comme un

nouvel autoportrait de substitution possible, contenu et méditatif. Elle intervient à deux niveaux : produire du trouble en l'aveuglant et créer une nappe fluide à la naissance des épaules pour distiller l'idée d'un recouvrement et d'une fonte, d'un effacement de soi.

**Lumière, espace, détail**

Une lumière brûlante. Degré 0. Une lumière blanc-froid, bleutée, givrée – car en partie produite par le gaz qui s'échappe des œuvres en néons – enrobe la salle Rostropovitch du centre culturel de Beauvais. Elle invite le visiteur à une exploration dans le monde diffus et minimaliste de l'artiste. Lumière intangible et aveuglante, ni vive, ni douce, mais solide. Une lumière à sculpter comme d'autres sculptent le son. La lumière comme matière, dit Nathalie Talec, permet d'occuper un très vaste espace avec quelque chose qui ne pèse rien ; la matière comme volume sculpté délimité et défini.

Du froid et de la neige pour une métaphore du rien. Ses débuts

*Autoportrait avec paire de lunettes...*, 1986-2014, (200 x 200 cm) et *Kayak*, 2008 (250 x 50 cm) néons. Ph. École d'art du Beauvaisis

*Snow Balls*, 2012, porcelaine. Ph. Gérard Jonca / Sèvres

*The One who sees blindly*, 2011-2013. H. 24 x 44 cm. Ph. Gérard Jonca/Sèvres

Page de droite :

*Le Traineau*, 2008, 150 x 50 x 70 cm, biscuit de porcelaine. Ph. École d'art du Beauvaisis

comme graphiste au Palais de la Découverte, laissèrent entrevoir à Nathalie Talec la possibilité d'explorer le poétique dans la science. Longtemps après, naquit cette série d'autoportraits pseudo-scientifiques, comme autant de simulacres et identités d'emprunt.

Au départ de ce flirt avec la méthode, il y a la neige et la lecture à l'âge de vingt ans de ce qu'en dit le mathématicien Johannes Kepler. Il explique dans *L'Étrenne ou la neige sexangulaire*, que le fragile motif du flocon est le plus proche du rien, pourtant sa structure étoilée ne peut résulter que du souffle de la terre.

Le blanc, c'est autre chose. Il symbolise à lui seul le minimalisme. Le blanc de la neige dissi-

mule les objets et les soustrait à toute lecture. Le blanc modifie les horizons et la perception.

Avec le piolet, les skis, les instruments de mesure, le sac-à-dos, le traineau était l'un des attributs incontournables de l'explorateur des années 1950-70 qui avaient été prêtés par Paul-Émile Victor à Nathalie Talec le temps d'une séance photos. L'idée d'isoler l'objet traineau et de l'incarner en biscuit de porcelaine s'imposa vite mais prit du temps à se matérialiser. Il fallut un peu plus de deux ans à la Manufacture de Sèvres (2006-2008) pour parvenir – au prix d'une incroyable prouesse technique et de quelques allègements structurels – à figer le traineau à taille réelle, en un objet classique, totalement déconcertant, d'une grande pureté et d'une grande intemporalité aussi.

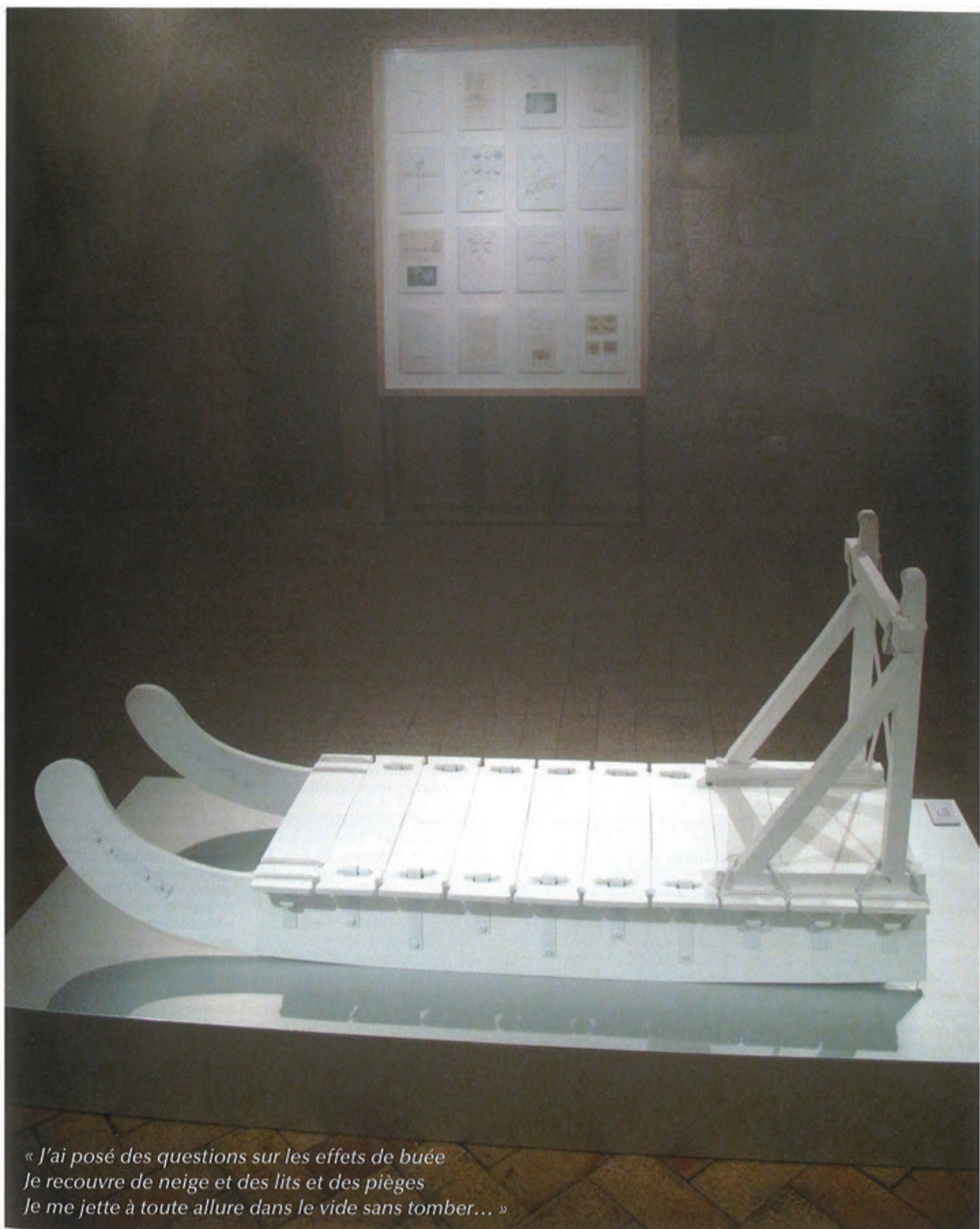
*Les Boules de neige*, en porcelaine, une série de quatre boules de taille croissante, également éditée par la Manufacture de Sèvres, trouvent leur inspiration dans la peinture flamande classique. La boule de neige, formée et qu'on imagine lancée, est un lien entre les hommes, entre les acteurs d'un paysage.

S'agit-il d'une exposition ou d'une exploration, d'une performance ou d'une conférence ? C'est un tout, une nature hybride qui part se réinventer en chantant.

STÉPHANIE LE FOLLIC-HADIDA



Nathalie Talec, Espace culturel François Mitterrand, Beauvais. Jusqu'au 5 avril.



*« J'ai posé des questions sur les effets de buée  
Je recouvre de neige et des lits et des pièges  
Je me jette à toute allure dans le vide sans tomber... »*